

LES FEMMES DU SILENCE

DELAFOREST JULIETTE

À FORCE DE MOURIR ET DE NE
RIEN DIRE VOUS AVEZ FAIT
JAILLIR UN JOUR SANS Y PENSER
UN GRAND POMMIER EN FLEUR
AU MILIEU DE L'HIVER.

JULES SUPER VIELLE

Chapitre I

Elle secoue d'un geste machinal sa longue chevelure noire aux éclats lumineux.

Ses yeux de jade errent dans le vague de cette fin de jour et rencontrent, par mégarde, un reflet dans le miroir ancien du cabinet de travail, reflet d'elle qui trahit à peine sa quarantaine.

Tout ce temps a glissé tel des larmes de rosée sur les plumes lisses de son existence.

Un instant, l'image d'un oiseau survient, un goéland sûrement, à cause de la mer qu'elle commence à peine à vivre, à toucher, à humer, comme c'était écrit !

Elle vient avec la ponctualité des astres, maintenant, seulement maintenant.

Les heures dans l'échelle des vies ne peuvent s'accélérer, elle le sait.

Les plans du grand film sans titre et sans scénario se projettent immuablement à la

vitesse du destin ou d'une œuvre qui se découvre seulement par

Bribes incohérentes... Et les consultants se pressent chez elle, tous avides de paroles, de secrets dévoilés. Ils veulent des réponses à leur angoisse, à l'incertitude qui les mine. Ils demandent de soulever un peu le rideau sur ce que va être demain.

En complet transfert d'un monde à l'autre, ils sont en extase et pleins de retenue vis-à-vis de cet univers quand soudainement ils surprennent les grands yeux verts de Julia qui passent au sombre.

À cet ultime instant ils voient que l'inconscient de leur spirite est en parfaite connexion avec le mince fil d'argent qui va leur permettre de connaître avec plus de maîtrise la route qu'ils doivent emprunter.

Julia est fatiguée ; le dernier client vient de partir avec son espoir de réponses, quelques cailloux blancs qu'elle leur a tendus pour baliser leur nuit.

Montrer le chemin, elle n'est pas sûre, le faut-il vraiment ?

Face au miroir complice, le regard dans son regard, elle s'interroge.

Qui est-elle ? Julia ? Francesca ? Magali ? Esmeralda ? L'une ou l'autre ou aucune des quatre.

Chaque prénom a marqué au fer rouge une partie de son existence.

Elle se nomme Julia, c'est sa maman qui lui a donné ce prénom et son père, lui, a désiré la nommer Francesca en l'honneur de sa mère, digne grand-mère de la petite fille, redoutable guerrière amazone sicilienne.

Il n'y eut pas de problème, les deux noms de baptême lui furent octroyés.

Tous ses prénoms au fil des ans l'ont marquée cruellement ; ce fut à chaque fois un grand, un dur moment à certaines époques de sa vie.

Il est cependant incontestable que Julia-Francesca est difficile à porter.

Elle a toute une histoire familiale derrière elle, des générations qu'il lui faut assumer, elle, aux épaules trop souvent fragiles.

Les flashes se font plus nets. Chaque prénom la transporte à un endroit précis de sa vie.

La mer revient, réminiscence incontournable et bienfaisante qui la fait vibrer à chaque fois.

La corniche... Le prophète l'endroit où elle est née à deux pas du vallon de l'oriol.

En même temps qu'elle a vécu un dur passé avec lequel elle puise et décrypte les messages.

Enfance, adolescence, aujourd'hui encore présentes... Une attirance des premiers et des derniers moments. Elle sait !

Malgré cela elle n'est pas Dieu ! Juste un réceptacle incongru qui happe des images, des vibrations qui échappent aux autres.

Julia tente de les traduire laborieusement.

C'est ainsi pour elle-même qui prétend que les vrais médiums ne perçoivent rien de ce qui les concerne.

— Non, c'est nul, se dit-elle, les pressentiments m'agitent à chaque instant.

Elle peut incontestablement discerner ses propres repères, et dire

« C'est maintenant » ou « c'est lui ».

Toutes ces années se sont écoulées ainsi. Julia fut tout d'abord ignorante du don qui lui était alloué, mais consciente d'une de posséder authentique particularité.

Son père n'a de cesse de la tempérer dans ses élucubrations, et face à l'insistance de ses flashes, le soir venu, en colère, il l'invective car il saisit que Julia ne veut rien entendre.

Tout ce que sait cette enfant si spécifique, c'est qu'elle voit, qu'elle discerne, rien de plus.

— Juju arrête ! Tu es trop petite pour t'occuper de ces affaires de grands.

Tu as le temps ma fille !

— Mais Patou, je vois. C'est tout. Ce n'est pas ma faute ! Pourquoi tu es méchant ?

Tu me grondes pour rien. Tu le sais bien que demain ça va recommencer !

La petite fille est au bord des larmes de sentir son Papa fâché contre elle.

— Je ne suis pas méchant chérie, j'ai peur pour toi, tu comprends ?

Non, Julia ne comprend pas, car tout repose sur ce qu'elle perçoit... Et puis ses visions sont réelles. Selon elle, ce sont les autres qui ne la comprennent pas.

Comment une petite fille peut-elle faire la différence entre des flashes qui se

Dessinent devant elle et le tangible de la vie ?

En grandissant vient le temps où elle s'inquiète du sort des autres.

Un peu plus tard enfin, elle prend la maîtrise de son don, du pouvoir extrême que Dieu lui a donné.

Elle ressent comme une soudaine ivresse qui l'empoigne fortement,

Et qui lui apporte une intense sérénité.

De nature spontanée, elle n'a rien empêché.

Le monde suivant sa route, les événements continuent à se télescoper autour d'elle.

Sa vie de femme... Une vraie vie de femme avec ses actifs, ses passifs, ses lourdeurs et ses embrasements. Riche... Très riche, mais sans anormalité flagrante au quotidien ; rien ne lui appartient de ses étranges facultés.

Elle peut savoir, elle sait, sans plus...

Elle est Julia-Francesca après tout, c'est la seule explication qu'elle peut donner !

À qui elle doit cette singulière particularité qui la sert et la dessert, sans qu'elle puisse trouver le juste équilibre ? Parents... Ancêtres... Comment savoir ? D'ailleurs le pourrait-elle ?

C'est sa nature d'être ce qu'elle est : modeste cathédrale d'une religion venue d'autres dimensions dont elle n'a pas les clefs... Semblable à la prêtresse inavouée d'un temple qui a perdu ses évangiles et qui, perpétuant le sacré, sauvegarde jalousement le message.

Julia regarde l'autre Julia, elle la trouve encore belle.

Corps de jeune fille trop tôt épanoui, poitrine généreuse mais sans excès malgré les passions, les épreuves qui l'ont traversé.

Ce corps la satisfait... Est-il un instrument lui aussi ? Qui manipule les harmoniques de son être ?

Julia parle au miroir dans lequel se reflète son image :

— Tu sais que rien n'est simple. Je connais, comme toi. Mais connaître est-ce déjà devenir le levier qui fait basculer l'ordre établi ? Ou qui le rétablit ?

— Je suis parfois incertaine. Quel est mon véritable rôle dans ce labyrinthe qui perturbe ma vie et me tenaille ?

Elle s' imagine entendre le reflet que renvoie son miroir de l'autre Julia lui répondre :

— Tu es l'assistante de l'angoisse et du désespoir. Comme moi, peut-être aussi un médecin aux pouvoirs ambigus ? Julia tu guéris les âmes et parfois les corps.

Laisse la réponse aux autres !

C'est, dans tous les cas, ce qu'elle discerne au fond d'elle-même, ou ce qu'elle voudrait percevoir attendu que le miroir complice lui transmet un message qui va conforter quelque peu ses impressions.

Il y a un peu de cela dans cet enchevêtrement nébuleux.

Un jour Julia s'est voulu Esmeralda... Nom de bataille ? Symbole de la danse aux pieds nus ? Danse de sa tribu depuis la nuit des temps, de ces Tsiganes, gitans ou romanos, dont elle sent trop souvent les influences en elle.

Ils ont déferlé sur l'Europe venue des confins de l'Inde, avec leurs rites, leur savoir et déjà, leur musique.

Résurgence d'une tradition plus ancienne encore, peuple à part, errant de pays en pays.

Égyptiens avec le monde pour patrie, mendiants et rois, jamais soumis, jamais perdus, jamais dissous.

Ce sang bouillait en elle, impétueux, si étrange lorsqu'il cognait trop fort au plus profond de son être.

Son inconscient déchaîne les passions,
ennoblit les images et les défis.

La mer, c'est autre chose... C'est son autre
berceau, une île ou presque, dans la
Méditerranée... Ses secondes racines,
solidement ancrées, rougies par le soleil, là
où les oliviers parsèment de vert les terres
antiques.

La Sicile, si proche de la civilisation, si
lointaine aussi par sa rudesse... Pays
d'honneur, de meurtres et de fiertés
exacerbées.

Latine mais secrète et fermée. Lupara
d'aujourd'hui, glaive d'hier, ponctuant du
sang des hommes l'histoire de cette partie de
l'Italie, différente mais totalement entière.

Julia-Francesca n'y est pas née. Malgré cela
la Méditerranée reste présente, ancrée,
soudée au plus profond d'elle-même.

En Sicile les femmes s'habillent
généralement de noir, ceci est fort dommage
car de troublantes beautés se cachent
derrière ces blindages de soieries.

Ses premières images, elle les a vécues à Marseille, au Vallon de l'Oriol, au bord de cette eau bleue qui se fond avec le ciel lorsque le mistral balaie les rues en enfilade.

Sa mère, Sarah surnommée mounette, a des origines tsiganes assez lointaines.

Ses grands-parents maternels sont nés au Tyrol, la bonne Autriche avant qu'elle ne soit partagée et qu'une partie devienne Italienne.

Un père et un grand-père siciliens, qui plus est mafioso pour ce dernier ;

Marseille est en toile de fond.

Son Pépé que tous surnomment avec considération « le Don » a marqué

la petite fille, tout comme La Sicile grâce aux récits magistraux que lui ont rapportée son père et son grand-père.

Elle aime penser en détail à la vie de ceux dont elle est la digne héritière. Ses arrière-grands-parents furent très affectés lorsqu'un violent séisme détruisit le cœur de Messine en mille neuf cent huit.

Leur somptueuse villa s'effondra comme un château de cartes.

Ils appartenaient à une des plus vieilles familles de Girgenti, surnommée également Agrigente par les Italiens

Le père, Alessandro, était honoré et affectionné comme la tradition Sicilienne l'exige quand on est désigné parrain.

Elle l'imagine qu'il aspire au calme à présent ; il se fait vieux, ses cinq enfants font sa fierté et sa joie : quatre fort beaux garçons et une fille admirable.

Chapitre II

Un jour d'été, après maints conciliabules avec ses quatre fils, il décide de passer naturellement le flambeau à Alfonso son fils aîné.

C'est ainsi que l'exige la tradition...

L'organisation de la cérémonie patriarcale est rapidement établie.

Celle-ci prend une allure de souveraineté malgré l'austérité du discours.

La grande pièce de la nouvelle villa maintenant au cœur de Palerme est encombrée de gens en uniformes des plus originaux.

Des capes et des cagoules noires dans ce lieu apportent un air insolite à la cérémonie.

Alessandro pénètre dans la grande salle du sacre d'un pas lent marqué de noblesse et de gravité.

Vêtu de rouge, il dissimule son visage sous une grande cagoule de même couleur. Tous sont là, le cœur battant, en ce moment ultime où le pouvoir passe du père au fils.

Dans un coin de la salle, le majordome, fier comme un paon, porte à bout de bras les sabres rutilants qui serviront au sacre de l'héritier.

Le discours est empreint de solennité. Au moment opportun le serviteur apporte l'arme au Commandeur.

Celui-ci pose la lame avec une extrême délicatesse sur l'épaule d'Alfonso et le sacre publiquement grand répétiteur du fondement et de la cause.

Quelle cause ? Pourrait-on se demander dans les foyers... La leur, pourrait-on leur répondre... Celle pour laquelle ils vivent depuis tant de générations !

Un lourd silence pèse sur les hommes présents qui patientent en attendant la consécration.

Cette faveur s'accompagne immédiatement de la transmission de la rituelle bague du pouvoir qu'Alessandro passe au doigt de son fils.

Cette bague, probablement ancestrale, est le symbole du pouvoir des membres de l'organisation de la mafia sicilienne. Exceptionnel, ce merveilleux bijou représente un serpent serti de diamants avec, en son centre, une émeraude grosse comme un ongle.

Bien des années plus tard, ce bijou somptueux porté par son Pépé sera un objet magique pour Julia.

Pour l'heure Alfonso est suspendu aux lèvres de son père, ému aux larmes qu'il retient bien évidemment, car un tonnerre